QUELQUES SYMBOLES DE L'EXTRÊME-ASIE

I. — *Le Symbolisme végétal*

Les notes dont nous entreprenons ici la présentation ne prétendent pas épuiser le problème des interprétations symboliques, mais bien plutôt le poser — de façon nécessairemvent fort brève — sous un aspect particulier qui est celui des traditions extrême-orientales. On constatera, certes — et c'est le propre du langage symbolique de tendre à l'universalité — que ces interprétations ne diffèrent pas toujours sensiblement des nôtres, ou même leur apportent des confirmations inattendues. En d'autres cas, ne fût-ce que pour des raisons étroitement botaniques, mais aussi pour des raisons formelles inhérentes à la tradition locale, les interprétations se particularisent. Il est enfin un mode de correspondance propre au langage de l'Extrême-Orient, et que nous aurons l'occasion de rencontrer à plusieurs reprises : c'est celui de l'homophonie des caractères d'écriture.

D'une façon très générale, en Asie comme ailleurs, la végétation est le symbole du développement des possibilités à partir de la graine, du germe, à partir aussi de la matière indifférenciée que représente la terre. En Chine, la fertilité de la graine est inséparable de celle de la femme, la germination se distingue mal de la gestation : aussi l'angle nord-ouest de la maison, *ngao,* est-il à la fois le grenier et l'endroit où dort la mère (cf. *Tao,* 62 : le *Tao* est le *ngao* des dix mille êtres). D'autre manière, et non moins naturellement, la végétation est liée à la notion de déroulement cyclique : le caractère *nien,* qui signifie la multiplication des céréales, donc la récolte, désigne aussi l'année, cycle agraire. A l'Est et au printemps correspondent l'élément *Bois,* la couleur verte, le trigramme *tch'en* : c'est l'« ébranlement » de la manifestation et de la nature ; la végétation sort de terre en même temps que le tonnerre qui s'y tenait caché :

c'est l'éveil du *yang.* A l'équinoxe de printemps, on trace solennellement le premier sillon, pour ouvrir la terre à la fécondation céleste. A cette époque, « il est défendu d'abattre les arbres », car ce serait contrarier l'activité du Ciel qui, ajoute le *Yue-ling,* « s'exerce surtout dans le bois ». L'arbre qui croît au milieu de la terre, enseigne le *Yi-king,* « c'est le symbole de la croissance, de l'élévation (*cheng*) ». Le processus de la régénération végétale par la mise en mouvement de la sève est, de toute évidence, le modèle de la mise en mouvement des fluides vitaux dans le corps humain selon les méthodes de l'« alchimie interne » (*nei-tan*). La réussite de cette expérience se traduit d'ailleurs par l'obtention de la «Fleur d'Or» (*kin-houa*) et de son fruit, la « fleur » n'étant pas différente, nous dit-on, de l'Elixir de Vie. Le fruit est achèvement, et source à la fois du renouvellement.

Un autre symbole général de la végétation est celui du *jardin* primordial, également bien connu en Extrême-Orient. Le mont K'ouen-louen, centre du monde et porte du Ciel, est orné de jardins suspendus. Un jardin circulaire — comme l'Eden et comme lui peuplé d'animaux — entoure le *ming-t'ang* et répète donc, au centre de l'Empire, le « paradis » du K'ouen-louen. Les jardins japonais figurent, de nos jours encore, le « monde en petit » ; ils figurent aussi la nature restaurée dans son état de perfection, de simplicité édénique, et invitent par là même à la restauration de la nature originelle de l'être. « Quel plaisir, écrit le poète chinois Hi-k'ang (IIIe siècle), de se promener dans le jardin ! Je fais le tour de l'infini...» Le symbolisme de la *forêt* n'est, somme toute, pas très éloigné de celui-ci : sanctuaire à l'état de nature, précédé de portiques de bois, elle est, au Japon, le réceptacle privilégié de l'influence céleste. Dans le monde chinois, la plupart des collines boisées sont couronnées d'un temple : elles ont en effet le pouvoir traditionnel d'appeler la pluie, c'est-à-dire la fertilisation d'En-haut, les bienfaits du Ciel. Dans l'antique histoire chinoise, on attaquait les montagnes en en coupant les arbres : c'était détruire leur puissance. Nous avons dit plus haut qu'abattre les arbres au printemps était contrarier l'action régénératrice du Ciel.

La notion de l'Arbre de vie au centre du jardin n'est pas directement utilisée en Extrême-Orient, à moins toutefois d'en rapprocher le « Jardin des *Pêchers* » des sociétés secrètes chinoises, parfois consi-

déré en effet comme une sorte d'Eden de la nouvelle naissance. Mais on trouve partout le symbole de l'*arbre* comme Axe du monde : c'est le *mélèze* ou le *bouleau* sibériens, celui-ci marqué d'entailles pour signifier les degrés de l'ascension chamanique vers le Ciel (ce dont on ne manquera par de rapprocher le bâton de *bambou* chinois à sept ou à neuf nœuds) ; c'est probablement le *saule* au Tibet, la branche de saule aussi dans certains rites ouïgours ; sous un saule planté au centre de sa cour, Hi-k'ang forgeait : c'est un moyen de communication avec le Ciel. En Chine, l'arbre central est *kien-mou* (le « bois dressé »): il n'y a, à son pied, ni ombre ni écho ; il a neuf branches et neuf racines par lesquelles il touche aux neuf Cieux et aux neuf Sources, séjour souterrain des morts. Le long de son tronc, les souverains s'élèvent et descendent entre Ciel et Terre. De part et d'autre de l'arbre *kien* sont plantés l'arbre *fou* au levant, et l'arbre *jo* au couchant, par où monte et descend respectivement le soleil (en Sibérie, c'est par le tronc du mélèze axial que montent et descendent le soleil et la lune ; au Japon, le *sakaki* porte le miroir qui fait sortir de sa caverne la Déesse solaire : il est donc aussi porte-soleil ; et l'arbre *jo* porte sur ses branches dix corbeaux qui sont dix soleils). Nous rappellerons seulement pour mémoire le thème chinois de l'arbre « lié », figuration de l'union du *yin* et du *yang*, ainsi que celui de l'arbre aux branches séparées puis confondues, différenciées, puis ramenées à l'unité : ces thèmes ont été traités dans le *Symbolisme de la Croix*. Dans l'Asie du sud-est, les arbres sont souvent la résidence de génie locaux (*thân* viêtnamiens, *neak-ta* cambodgiens...), ce qui exprime la conséquence de leurs relations avec le monde souterrain plus sûrement qu'avec le Ciel.

Les arbres ne marquent pas seulement les deux termes apparents et le sommet de la course solaire, mais aussi, en Chine, les quatre orients et les quatre saisons : l'*acacia* est l'arbre du nord et de l'hiver, le *catalpa* celui du sud et de l'été, le *thuya* celui de l'est et du printemps, le *châtaignier* celui de l'ouest et de l'automne. On notera que le symbolisme de l'acacia n'est pas nécessairement en contradiction avec celui que nous lui attribuons, car le solstice d'hiver est, en Chine, l'origine du processus de régénération, d'ascension du *yang*. La même remarque vaudrait pour le *paulownia*, arbre du nord lui aussi, symbole parfois de deuil et de retraite (le « Palais du Paulownia » abrita la dépouille de T'ang-le-Victorieux), mais aussi

accompagnateur du mouvement solaire : on fait en bois de paulownia des instruments de musique qui servent à le rythmer (en quoi, par ailleurs, le paulownia paraît se substituer purement et simplement au *mûrier*, arbre du levant semblable à l'arbre *fou*). Nous reviendrons au *thuya*.

Le symbolisme axial n'est pas absolument réservé à l'arbre : c'est, chez les peuples thaïs, la fonction de la *liane* ; dans la mythologie japonaise, c'est une pousse de *roseau* qui émerge des eaux primordiales ; en quoi le roseau n'apparaît d'ailleurs pas seulement comme l'axe de la manifestation, mais aussi comme le symbole de sa production même — ce que figure, ailleurs, le lotus — ; le Japon mythique est une « plaine de roseaux ». La fonction cosmique de la liane thaïe se complète, nous l'avons dit en une autre occasion, par celle des *courges* qu'elle porte, et d'où sont issus les hommes, les semences et les livres, en tant que semences du savoir. La courge est l'arche diluvienne, la caverne cosmique où se réintègrent les Immortels ; la *calebasse* est l'image du mont K'ouen-louen. Autre symbole cosmique thaï : le *champignon*, dont le chapeau a la forme du Ciel primordial.

Les fleurs à structure rayonnante sont partout des symboles solaires : c'est le cas en Asie, notamment, du *tournesol* et du *chrysanthème*. Le second a cependant, au Japon, une signification plus précise : le chrysanthème héraldique, le chrysanthème impérial, a seize pétales : il figure donc une rose des vents au centre de laquelle l'Empereur régit et résume les directions de l'espace (qu'on se souvienne ici de la fonction du lotus à huit ou seize pétales dans les *mandala* et dans le symbolisme du roi-*chakravartî*). En outre, le nom japonais du chysanthème, *kiku*, est dit évoquer les mots *kiku-ri* (« audition de la vérité »), et *Kukuri*, nom d'un *kami* primordial : la fleur se trouve donc symboliser le rôle du *Tennô* comme médiateur entre le Ciel et la Terre, comme agent de la Volonté céleste. Et nous ne pouvons abandonner ce thème sans évoquer le symbolisme cosmique de l'art des *bouquets*, l'*ikebana* : la fleur y est vue comme le modèle de la spontanéité et de la perfection du développement de la manifestation, ainsi que de son caractère éphémère ; l'arrangement s'effectue selon un rythme ternaire : Ciel-Homme-Terre, figuré par l'étagement des trois rameaux principaux : telle est la condition d'un arrangement « vivant ». Tant il est vrai que le geste ou la production de l'homme n'ont

de vie authentique que par leur fonction symbolique.

Nous avons évoqué plus haut la relation de certains arbres avec les orients et les saisons, la correspondance privilégiée du bois avec le printemps comme symbole de renaissance, de régénération. C'est plus précisément en Chine le rôle du *pêcher* et du *prunier*, en raison de leur floraison précoce, au sortir même de l'hiver. C'est au Japon celui du *cerisier*, le *sakura*, dont la floraison coïncide avec l'équinoxe de printemps : les réjouissances, les cérémonies qui accompagnent cette floraison ont pour but de favoriser et de protéger les récoltes, d'obtenir aussi des indications sur leur abondance. Le *mûrier* semble avoir également été, dans la Chine ancienne, en relation avec les célébrations équinoxiales. Il est en tous cas, nous l'avons dit, l'arbre du soleil levant, tout comme le paulownia. Lorsque Houang-ti partit de K'ong-sang, le « Mûrier creux », pour s'élever à la souveraineté, il suivit manifestement le cours ascendant du soleil ; on rythmait ce cours en battant un tambour de bois de mûrier ; on plantait des mûriers à la porte orientale de la capitale. Toutefois, c'est aussi d'un mûrier que la fille de Yen-ti, transformée en pie, s'éleva vers le Ciel, et l'apparition de mûriers en rapport avec les avènements dynastiques est un signe néfaste : c'est sans doute que — contrepartie de son heureuse ascension — la montée du soleil est annonciatrice de sécheresse, laquelle est une malédiction céleste.

La régénération printanière est proche, par sa signification, de deux autres séries de symboles : ceux qui ont rapport à la fécondité, à la puissance vitale, et ceux qui touchent à la longévité, à l'immortalité. Ainsi s'explique sans doute le choix étonnant du *thuya*, qui est un résineux, comme arbre de l'est et du printemps. Dans la peinture chinoise, la puissance vitale est évoquée, il est vrai, par le *pin*. Mais son symbole est, chez les peuplades montagnardes du Centre Viêtnam, le *banian* (le *ficus religiosa* de l'Inde et des pays bouddhiques, le *pippal* de Bodh-Gayâ) ; les Sré en font expressément le symbole de la fécondité, les Rõngao et les Sédang, de la longévité : la prodigieuse vitalité de l'arbre est à tout cela une explication suffisante. La *courge*, nous l'avons entrevu, est la « corne d'abondance » des Thaïs et le symbole, dans leurs légendes, des renouvellements cycliques. Elle est aussi, dans le monde chinois, un symbole de fécondité, en raison de l'abondance de ses graines. Pour la même raison, la même signification est reconnue au *cédrat*,

à la *grenade*, au *lotus*, à l'*orange*, à la *pastèque*, au *plantain*. En Chine du nord, où il est essentiel à la vie des hommes et à la « survie » des ancêtres, le *millet* est le symbole de l'abondance, le produit de la terre fécondée. *Tsi*, c'est à la fois le millet et la moisson. Les souverains Tcheou descendaient du Prince Millet, Heou-tsi, dispensateur de la pluie, et donc des bénédictions célestes, dont le roi, préposé au « millet », assurait la répartition sur la terre. L'*orchidée* était à la fois fleur du printemps et symbole de fécondité : au premier rang des influences mauvaises que doivent chasser les rites du printemps, il faut placer, c'est vrai, la stérilité. Une mention particulière doit être faite à la racine de *ginseng*, nourriture de vie, symbole de l'activité céleste, ou de son reflet : l'activité royale, tout à la fois en raison de sa forme « humaine » et de ses qualités thérapeutiques.

Le ginseng « nourrit le *yang* » : c'est en conséquence, comme bien d'autres plantes, une nourriture d'immortalité. La liste est longue, les raisons diverses, souvent peu évidentes. On citera, en rapport avec les indications précédentes, le *cédrat*, les graines de *courge*, qui se consommaient à l'équinoxe de printemps, la *jujube*, mais elle était d'une taille extraordinaire, qui la faisait ressembler à une courge ; les graines de *sésame*, « fortifiant » traditionnel de la pharmacopée, et dont Lao-tseu se serait nourri lors de son voyage vers l'ouest ; le *tournesol* : l'immortel Kouei-fou, qui l'utilisa comme tel, semble avoir acquis lui-même la qualité d'« héliotrope » ; pour une raison du même ordre, le *chrysanthème* : on le nomme en Chine *je-tsing*, c'est-à-dire « essence solaire » ; la signification « solaire » ne semble pas non plus absente dans le symbolisme du *chardon*, autre « fortifiant » classique, mais il faut aussi noter la valeur que lui confère sa survie illimitée après séchage. L'usage des graines de *navet* s'explique moins aisément, sinon par référence, ici encore, aux antiques *Pen-ts'ao*, recueils de plantes médicinales. Le symbolisme de la *pivoine* est par contre, fort clairement, d'ordre phonétique : *meou-tan* contient le mot *tan*, qui désigne le cinabre, symbole alchimique de l'immortalité ; aussi la pivoine est-elle associée au phénix, qui est l'« oiseau de cinabre » (*tan-niao*). Est-ce encore la conséquence de sa parfaite conservation après séchage ? On use, comme nourriture de vie, en Chine, d'une variété particulière de *champignon* : l'agaric ; il figure dans les attributs du Génie de la

longévité ; consommé avec de la *cannelle,* de l'or ou du jade, il a la réputation de rendre le corps « léger ». La cannelle, en effet, est la nourriture habituelle des Immortels : elle est d'essence *yang* ; le vin de cannelle rend le corps comme de l'or ; mêlée à de la cervelle de tortue qui, elle, « nourrit le *yin* », elle permet de « marcher sur les eaux ». Il faut noter que le cannellier, parfois considéré comme l'« arbre de la lune » au pied duquel un lièvre broie les drogues de longue vie, est une variété de *laurier,* dont le symbolisme est identique, parce qu'il demeure vert pendant les mois d'hiver. Même sens, et pour la même raison : du *sakaki* au Japon ; parfois, en Chine, du *shâla* bouddhique ; enfin de toute la famille des conifères qui sont, en même temps, des arbres à résine, symbole d'incorruptibilité. La « résistance du *cyprès* » que l'hiver «ne réussit pas à dépouiller de ses feuilles» est expressément notée par Tchouang-tseu (ch. 28) ; les graines du cyprès « nourrissent le *yang* », la résine de cyprès donne la légèreté au corps, la combustion des graines permet la détection du jade et de l'or, symboles du *yang* à l'état pur ; le cyprès (et le pin) sont figurés à l'entrée de la « Cité des Saules » dans les loges des sociétés secrètes chinoises : le *hinoki,* variété de cyprès, est utilisé au Japon pour l'allumage du feu rituel et pour la construction du temple d'Ise, consacré à la Déesse solaire. Les graines, les aiguilles, la résine de *pin* procurent également la transfiguration du corps et l'immortalité ; la résine, lorsqu'elle coule le long du tronc et pénètre dans la terre, produit à la longue un champignon merveilleux, le *fou-ling,* qui procure également l'immortalité. Semblable vertu est consentie au *tamaris,* simplement considéré comme une variété du pin, également au *thuya.* Le *saule,* « éternellement vert », comme dit saint Bernard, est aussi, en Chine, un important symbole d'immortalité : qu'il nous suffise de rappeler ici la désignation comme « Cité des Saules » *(mou-yang tcheng)* de la partie centrale des loges de sociétés secrètes, et aussi la présence, au centre de ce « séjour », d'un autre parfait symbole de la nourriture de vie et d'immortalité : le boisseau empli de *riz.* Ce récipient plein de graines n'est pas sans rappeler le symbole de la courge ; par ailleurs, le riz se transmute alchimiquement en cinabre. Dans toute l'Asie orientale, le riz est considéré comme étant d'origine non-humaine : il pousse et emplit les greniers spontanément ; sa laborieuse culture est la conséquence directe de la

rupture des liens entre le Ciel et la Terre ; chez les Thaïs, il est issu des courges primordiales, comme les hommes et les livres ; au Japon, il est d'essence solaire, apporté sur la terre par le prince Ninigi, petit-fils de la Déesse du soleil, et homologue, par bien des aspects, du Prince Millet. En compagnie de la Déesse, le riz est cérémoniellement « goûté » par l'Empereur. On citera encore, parmi les symboles d'immortalité, la fleur de *prunier* et le *pêcher.* La première est consommée par les Immortels, et sert en outre de nom à Lao-tseu : né sous un prunier *(li),* il déclara aussitôt en s'appuyant au tronc de l'arbre : « Que ceci soit mon nom de famille *(sing)* ». Le symbolisme du pêcher s'étend, non seulement à la fleur, mais encore au fruit et à la sève : le pêcher de la Royale Mère d'Occident, la Si-Wang mou, produit tous les trois mille ans des pêches qui confèrent l'immortalité ; Ko-yeou découvrit, sur le mont Souei, des pêches qui possédaient la même vertu ; la sève de l'arbre, rapporte Ko-hong, rend le corps lumineux. C'est que prunier et pêcher, nous l'avons noté, sont symboles du printemps, de la régénération vitale ; le pêcher est arbre de vie : le « Jardin des Pêchers » des sociétés secrètes chinoises est un « Jardin d'immortalité ». Il faut enfin rappeler le symbolisme de la floraison interne du *Lotus* d'or comme signe de l'accession à l'immortalité.

La plupart des nourritures d'immortalité chinoises ont pour vertu principale la pureté, et le pouvoir de purification. Non seulement elles ne sont pas, comme les céréales, un poison pour l'organisme, mais encore elles en éliminent les influences mauvaises, elles le purgent des obstacles à l'éthérification. Un tel pouvoir s'étend parfois au monde extérieur. En Chine, le bâton de bois de *pêcher* est une arme royale et une arme d'exorciste, il en est de même de l'arc de bois de pêcher ; des figurines en bois de pêcher sont placées, au moment du nouvel-an, au-dessus des portes des maisons, afin que les influences pernicieuses ne puissent en franchir le seuil. Au Japon, c'est grâce à la pêche qu'Izanagi se protège du tonnerre. Le *prunier* aussi est symbole de pureté parce que, dit-on, sa floraison précède l'apparition des feuilles : on y verrait donc surtout l'idée de « dépouillement ». Le bois d'*olivier* est censé neutraliser certains poisons. L'arc de *mûrier,* tout comme l'arc de pêcher, sert à tirer, aux quatre orients, les flèches destructrices des influences mauvaises ; ces arcs utilisent des flèches

d'*épine*, ou encore d'*armoise* : le rôle de l'épine va de soi, celui de l'armoise est purificateur. Les figurines d'armoise ont d'ailleurs, sur le seuil des maisons, le même rôle protecteur que celles de bois de pêcher. La consommation rituelle du bouillon d'armoise est purificatrice, ce qu'expliquent suffisamment les vertus thérapeutiques de la plante (emménagogue et antihelmintique) ; sa fumée odoriférante est, lors des sacrifices, un moyen de communication avec le Ciel. La fleur de *cerisier* est, au Japon, symbole de pureté, et sert à ce titre d'emblème au *bushi*, à l'idéal chevaleresque du combat contre le mal. C'est aussi la signification du *saule* mâle, parce qu'il ne porte pas de fruit (notons que le cerisier japonais aussi, est stérile). Le *bambou* élimine les influences mauvaises, mais ce paraît être surtout par le bruit des explosions qu'il produit lorsqu'on le met au feu, plutôt que par sa vertu propre. L'utilisation du bois de *hinoki*, notée plus haut, associe manifestement la notion de pureté à celle d'incorruptibilité. Dans le Shintô, les branches de *sakaki*, symboles de la pureté primordiale, sont utilisées dans les rites de purification, ainsi que, d'une autre façon, le *roseau* : Izanagi se purifia à l'aide de roseaux lorsqu'il revint, souillé, du pays des morts ; de même Yi-yin en Chine, avant de devenir ministre ; les génies des portes maîtrisent les influences malfaisantes à l'aide de cordes de roseau ; la lance de roseau est arme de purification ; le franchissement du cercle de roseaux (*chi-no-wa*) au Japon, d'arcs de roseaux dans les sociétés secrètes chinoises, sont des rites de purification ; le *Yi-king* préconise l'utilisation rituelle du tapis de roseaux blancs. Les racines de *chiendent*, blanches, ont aussi une vertu purificatrice reconnue : elles servent de litière aux victimes sacrificielles, servent aussi, dit le *Li-ki*, à filtrer le vin du sacrifice, sont usitées — parce qu'elles sont blanches, mais aussi parce qu'elles purifient — dans les rites funèbres et dans leurs homologues, les rites de reddition. Le *haricot* protège au Japon des influences mauvaises et de la foudre. L'*iris* y est, dans le même but, utilisé dans les bains, et planté sur les toits des maisons. Le *lotus* est un symbole très général de pureté parce qu'il s'élève au-dessus des eaux boueuses. L'*orchidée* elle aussi était anciennement associée aux rites purificateurs du printemps, mais surtout nous l'avons dit, parce que l'influence pernicieuse qu'elle combattait était la stérilité (symbole de l'orchis).

Le *bambou*, encore lui, est un symbole d'union, de fidélité, parce qu'il constitue, botaniquement parlant, un couple. La même signification est conférée au Vietnam, à la liane à *bétel*, enroulée autour du tronc de l'*aréquier*, ce que perpétue une fort jolie légende populaire dont les personnages ont d'ailleurs laissé leurs noms aux deux plantes : *trân* et *lang*. Même sens encore que celui de la *calebasse* car, divisée en deux, elle constitue les coupes de la boisson communielle ; que celui du *lotus*, car deux fleurs poussent sur la même tige ; que celui des deux *pins* associés dans la légende japonaise de Takasago.

En liaison avec la doctrine bouddhique de l'impermanence, illustrée par l'esthétique *zen*, et aussi avec l'obtention de l'Illumination subite, on peut faire mention : du *bananier*, parce qu'il est dépourvu de tronc ligneux, et que sa tige meurt après la fructification ; de la fleur de *poirier*, parce qu'elle est éphémère ; du *champignon*, dont la multiplication spontanée à partir d'un sol humide inspire à Tchouang-tseu (ch. 2) une méditation de même nature ; les entre-nœuds du *bambou* sont le symbole de la « vacuité », le bruissement de ses feuilles fut, pour certains maîtres, le signal de l'Illumination ; ce fut, pour Ling-yun, la vision des fleurs de *pêcher*, image de la pureté primordiale.

Il reste à noter un certain nombre de symboles de caractère particulier. Ceux d'abord qui se fondent sur l'homophonie : le *cédrat* est symbole de bonheur parce qu'il est surnommé « main de Bouddha », et que les caractères *fo* (Bouddha) et *fou* (bonheur) possèdent une parenté phonétique ; le *kaki*, fruit du plaqueminier, exprime les souhaits d'affaires prospères, parce que *che* (kaki) et *che* (affaires) se prononcent de la même façon ; le *catalpa* (*tseu*) *est homophone* de *tseu* (fils) : aussi est-il le signe de la descendance mâle et aussi, indique le *Che-king*, du foyer paternel et de l'obéissance filiale. On a vu que le *paulownia* servait à fabriquer des tambours rythmant le cours du soleil : c'est aussi que paulownia et tambour se disent l'un et l'autre *t'ong*.

La *pivoine* est symbole de richesse et d'honneurs, mais c'est en raison de son port noble et de sa couleur rouge, qui est celle de l'intensité vitale. Le *narcisse*, pour une raison moins précise, est un signe de bonheur, de même qu'au Japon la fleur de *cerisier*, emblème du printemps (on substitue, lors des mariages,

l'infusion de fleurs de cerisier au thé). L'*hémérocalle* (*houan*) a, on ne sait trop pourquoi, la vertu de chasser les soucis (peut-être seulement parce qu'elle est une beauté fugitive ; notons cependant qu'entrain, gaîté, plaisir, insouciance, se disent *houan*). Pourquoi l'*algue* assure-t-elle la sécurité en mer et favorise-t-elle les accouchements ? Cette double question reste posée. La fleur de *poirier* est signe de deuil, en raison de sa couleur blanche. Le *tamarinier* est la demeure d'influences malfaisantes dans tous les pays de l'Asie du sud-est ; son ombre et son odeur sont dangereuses. L'efficacité des armes qu'on fabrique avec son bois résulte, à l'inverse de celles de bois de pêcher, des dangereux pouvoirs des esprits inférieurs qui l'habitent. Une variété déjà nommée de *champignon*, l'agaric (*ling-che*) ne prospère que dans la paix et le bon ordre de l'Empire : c'est, il est vrai, la nourriture des Sages cachés. Le symbolisme précédemment indiqué du *chrysanthème* l'associe également à l'équilibre cosmique, à la Grande Paix ; c'est aussi la fleur de l'automne, donc le symbole de la retraite, de la vie paisible ; c'est, dit Tcheou Touen-yi, la fleur « qui se cache et fuit le monde » ; un poète des T'ang en fait le symbole de la spontanéité naturelle et discrète des Sages taoïstes. Le *lotus* — qui mériterait à lui seul une étude — est un symbole du triple-temps, parce qu'on trouve simultanément sur la même plante ses trois états : le bouton, la fleur épanouie, le fruit. *Lotus* et *chrysanthème* sont l'un et l'autre des signes de beauté et de perfection. Même valeur est reconnue à l'*orchidée*, pour des raisons morphologiques évidentes, ainsi que, bien entendu, à la floraison des *cerisiers*, voire au *liseron*, ornement traditionnel du *tokonoma* et de la chambre de thé. Le *saule* est, pour sa part, le symbole de la grâce et de l'élégance des formes. On comprend toutefois que cet esthétisme n'est pas une démarche gratuite, mais qu'il introduit, d'une certaine manière, à la béatitude intemporelle : il n'est que de se référer à la peinture des Song. La peinture du *bambou*, quant à elle, est proche de la calligraphie ; c'est un langage réservé à la perception intuitive ; plus qu'un art, c'est un exercice spirituel. A ce niveau, le symbolisme végétal n'est plus guère qu'un prétexte, une nécessité expressive : pour tenter de suggérer ce qui ne s'exprime plus, Mou-k'i peignait six *kaki* dans un espace vide.

Pierre Grison.

SUR LA NOTION DE KHALWAH

(*Le Vide primordial et la Retraire cellulaire*)

Le Cheikh al-Akbar Ibn Arabî : Futûhat, chap. 78 (*).

Vers :

Je me suis retiré avec Celui que j'aime passionnément et il n'y avait pas un autre que nous, car s'il y avait eu un autre que moi, la retraite n'en aurait pas été une.

Quand j'eus imposé à mon âme les règles de son isolement, les âmes des créatures en foule devinrent ses esclaves !

Mais s'il n'y avait pas en elle un Autre qu'elle-même, mon âme aurait fait don de soi à Celui qui la comble de Ses dons.

***

Sache — qu'Allah nous assiste de Sa grâce — que le fondement légal de la *Khalwah* se trouve dans les paroles suivantes d'Allah (hadith) : « Celui qui Me mentionne en son âme (ou soi-même), Je le mentionne en Mon Ame (ou Moi-Même), et celui qui Me mentionne dans une assemblée, Je le mentionne dans une Assemblée meilleure que la sienne ». Ceci est un hadith divin sûr, qui renferme les notions de *khalwah* (retraite) et de *jilwah* (sortie à jour) (1).

Le fondement (verbal et intellectuel) de la *Khalwah* est le *Khalâ* (mot de la même racine), le Vide, dans lequel fut existencié le Monde.

(*) La traduction est faite par collation de deux éditions : celle de *Bûlâq* (Le Caire, 1269/1853) et celle de la *Dâru-l-kutubi-l-arabiyah-l-kubrâ* (Le Caire, 1329/1911), laquelle apparaît comme moins correcte que l'autre.

(1) Celle-ci, contraire de la première, fait l'objet du chap. 79 traduit également ci-après.